

LA LANGUE EST-ELLE ENCORE UNE AFFAIRE D'HUMAINS ?

Anissa Hamza-Jamann 

ATILF / Université de Lorraine

Mots-clés

IA – Langues – standardisation – stéréotypes – traduction

Keywords

AI – Languages – stereotypes – standardization – translation

Résumé

Cette carte blanche interroge les rapports entre Intelligence Artificielle (IA) et langues, en explorant ses apports, ses limites et ses effets sociaux et culturels. Si l'IA se montre performante dans des usages fonctionnels (traduction, assistance, correction), elle peine à restituer la richesse relationnelle et identitaire des langues. Cette contribution met en évidence des enjeux de standardisation, de reproduction de stéréotypes et de bipolarisation des pratiques. Loin d'opposer l'humain et la machine, il s'agit de penser leur complémentarité, en replaçant l'expérience linguistique dans sa dimension sociale et culturelle. L'enseignement apparaît ainsi comme un cadre essentiel de médiation, garant d'un usage critique et émancipateur des outils d'IA.

Abstract

This text examines the relationship between Artificial Intelligence (AI) and languages, exploring its contributions, limitations, and social and cultural effects. While AI proves effective in functional uses (translation, assistance, correction), it can't fully capture the deeply human connections and cultural identity that language carries. This contribution highlights the risks of standardization, the reproduction of stereotypes, and the bipolarization of practices. Rather than opposing humans and machines, the challenge lies in rethinking their complementarity and re-embedding the linguistic experience in its social and cultural dimension. Language education thus emerges as an essential framework for mediation, ensuring a critical and emancipatory use of AI tools.

Introduction

L'essor fulgurant des technologies de traduction, des assistants vocaux et de bien d'autres encore interroge non seulement la place de l'humain face à la machine, mais aussi les finalités mêmes de l'apprentissage des langues. Entre promesse d'accessibilité accrue et risque d'appauvrissement des usages, l'IA soulève des enjeux à la fois pédagogiques, sociaux et culturels. Ces débats sont d'autant plus vifs qu'ils se nourrissent souvent de visions polarisées, oscillant entre fascination pour la puissance technologique et crainte d'une menace pour la diversité et la créativité humaines. Jusqu'à quel point peuvent les IA égaler, voire dépasser, les compétences humaines en langues ? Derrière l'efficacité apparente de l'IA, c'est une richesse culturelle, relationnelle et identitaire qui pourrait s'éroder.

1. L'humain sera-t-il toujours « meilleur » que l'IA en langues ?

Une interrogation est désormais omniprésente : jusqu'à quand serons-nous « meilleurs » que l'intelligence artificielle en matière de langues ? Mais au fond, dans ce domaine, que signifie réellement être « meilleur » ? S'agit-il de produire un énoncé syntaxiquement irréprochable, conforme aux normes grammaticales (telles publiées dans les ouvrages de références [Larreya et al., 2019] pour l'anglais et [Riegel et al., 2024] pour le français) ? Ou s'agit-il plutôt de mobiliser la langue comme vecteur d'émotions, de persuasion, comme marqueur identitaire (Billiez, 1985) et culturel, autrement dit comme une manière de penser le monde et de s'y inscrire ?

C'est sans doute à travers ces dimensions que l'humain conserve et conservera peut-être toujours un avantage décisif. Car la richesse de la langue ne réside pas uniquement dans sa structure formelle ou sa conformité aux « normes », mais dans la relation qu'elle permet d'établir. Parler ne consiste pas simplement à transmettre un message à un interlocuteur : c'est coconstruire du sens dans une dynamique d'interaction. Avant d'être un simple outil de communication (Gaignard, 2022), la langue est une expérience humaine partagée, un vecteur de lien social et d'existence. Nous nous définissons à travers les langues que nous parlons, et à travers les échanges qu'elles rendent possibles.

Par ailleurs, il convient de s'interroger sur la possibilité pour l'intelligence artificielle d'égaler, voire de dépasser, les compétences linguistiques humaines dans des contextes de communication pratiques, tels que la prise de rendez-vous, la demande d'itinéraires ou la commande dans un restaurant. Une telle hypothèse semble partiellement fondée, car l'on observe déjà des performances remarquables dans des tâches circonscrites, par exemple la

traduction automatique, la synthèse d'informations ou la génération de réponses standardisées. Ces « usages fonctionnels » renvoient à des situations où la langue est mobilisée comme un outil utilitaire pour accomplir une action précise – réserver une table, indiquer une direction, formuler une requête – sans nécessiter de créativité, de subtilité culturelle ou d'interprétation complexe. L'émerveillement suscité par les prouesses de l'IA est légitime : certaines applications conversationnelles manifestent déjà une fluidité et une réactivité impressionnantes.

Pourtant, ces performances, si impressionnantes soient-elles, demeurent largement dépendantes des données et des modèles qui les sous-tendent. Elles révèlent rapidement leurs limites dès que l'on s'éloigne d'un cadre normé. Pour les examiner, il suffira de convoquer des cadres théoriques et conceptuels des plus anciens au plus récents tels que la distinction langue/parole de Saussure dans son cours en 1916 (Saussure et Riedlinger, 1974), les approches socio-constructivistes de Vygotski (1984) et Bruner (1985), la compétence et la performance chez Chomsky (1965), la notion d'énonciation chez Benveniste (1966) ou encore les perspectives actionnelles du CECRL (2001). Ces références constituent autant de ressources pour interroger les limites de l'IA dans la production de sens et l'inscription du langage dans des contextes interactifs et culturels.

Donc, qui, de l'humain ou de la machine, l'emporte dans la pratique de la langue ? La question elle-même est trompeuse, car il ne s'agit pas de rivalité. La langue humaine, irréductible et vivante, excède le simple texte : elle est faite d'intentionnalité (Grindrod, 2024), d'intuition et de contexte (Causa et al., 2024). L'humain sait lire entre les lignes, percevoir l'ironie et l'humour, les implicites culturels, adapter subtilement son langage à une situation sociale précise ou sensible. Il engage son corps et sa voix dans l'acte de communication : le langage s'incarne dans les gestes, les regards, les silences, la prosodie et l'intonation. Autant de composantes signifiantes qui participent pleinement à la production et construction de sens (Col, 2017), mais qui demeurent, à ce jour, superficielles dans les textes générés par les intelligences artificielles.

Ces constats invitent à reconsidérer en profondeur les contours et les finalités mêmes de l'activité langagière à l'ère de l'Intelligence Artificielle Générative. Si elle excelle désormais dans l'exécution de tâches linguistiques ciblées, cela ne saurait occulter les enjeux fondamentaux liés à l'usage des langues en tant que pratiques sociales (Canut et al., 2018), symboliques et identitaires. Parmi ces usages, la traduction, par exemple, occupe une place singulière, en ce qu'elle engage à la fois des compétences techniques, une sensibilité interculturelle, une capacité à interpréter les intentions discursives (Grosz et Sidner, 1986) et,

surtout, une complexité multidimensionnelle (telle illustrée dans les travaux de Boisseau, 2018).

2. Traduire à l'ère de l'IA, pourquoi ?

Traduire relèverait alors, in fine, d'une performance, d'une lente et patiente écoute, d'un travail de la matière des mots pour retrouver la forme du texte original dans une souple dimension, l'expulser et la faire re-naître dans ce nouveau contenant qu'est la langue de traduction portant l'empreinte de son autre créateur. (Belingard et al., 2017)

Parce que traduire, c'est bien plus qu'un simple transfert de mots. C'est apprendre à développer son esprit critique (Romero, 2018) ; (Eduscol, 2016¹), à devenir autonome dans sa pensée, à mobiliser son intuition pour restituer non seulement le sens mais aussi l'intention, l'émotion, la culture. Il s'agit de pouvoir exprimer une joie, une colère, une tristesse non pas par l'intermédiaire d'une machine, mais avec ses propres mots, ses propres références, sa propre voix.

Certes, la traduction se montre efficace pour des textes simples, littéraires, informatifs. Mais dès qu'il s'agit de nuances contextuelles ou de langue spécialisée (Kübler, 2014), elle montre ses limites. Elle peine notamment à traduire les expressions préfabriquées qui font partie du quotidien, les jeux de mots ou les références culturelles. L'expression idiomatique « les carottes sont cuites » illustre bien cette difficulté : le sens figuré de cette expression n'a rien à voir avec la cuisson des légumes, et l'on peut imaginer la perplexité d'un locuteur asiatique face à une traduction calquée, dans un contexte qui ne s'y prête pas.

La complexité s'accroît encore avec la variation linguistique : un même mot peut avoir des significations différentes selon les régions ou les générations. Qui comprendrait, en France, en dehors de la région du Sud-Ouest, qu'une « chocolatine dans une poche » signifie « un pain au chocolat dans un sachet » ?

Certaines publicités deviennent de véritables œuvres d'art involontaires, oscillant entre le surréalisme et la poésie absurde². Dans les années 1970, le fabricant suédois d'aspirateurs Electrolux lance une campagne publicitaire aux États-Unis avec le slogan : « Nothing sucks like an Electrolux ». Si, en anglais britannique, cette phrase signifie « Rien n'aspire comme un Electrolux », elle prend une tout autre connotation en anglais américain, où « sucks » est une expression familière signifiant « c'est nul ». Ainsi, le slogan pouvait être interprété comme « Rien n'est aussi nul qu'un Electrolux », créant une confusion humoristique et involontaire au

¹ <https://eduscol.education.fr/1538/former-l-esprit-critique-des-eleves>

² https://jfguitard.com/2021/10/14/12-mauvaises-traductions-entreprises/?utm_source=chatgpt.com

sein d'une même langue. Ces maladresses, souvent engendrées par une confiance excessive dans les outils de traduction automatique, mettent en évidence les limites de ces technologies lorsqu'elles sont mobilisées sans contrôle ni médiation humaine. Elles rappellent que, malgré les avancées de l'IA, la sensibilité culturelle et le discernement restent des attributs humains essentiels pour éviter que le message ne se transforme en quiproquo linguistique³.

Et que dire du langage jeune, nourri d'argot, de verlan, d'emprunts culturels : « ça passe crème », « c'est mort », « mytho », « relou » ... Des expressions vivantes, authentiques, mais presque invisibles, ou invisibilisées dans les contenus générés par l'IA. Une IA pourra reconnaître ces variantes si elle les a croisées dans ses données, mais sans compréhension fine du contexte géographique, social ou affectif qui leur est attaché. Et à terme, si l'on s'en remet uniquement à ces outils pour « parler correctement » et qui « n'est aujourd'hui la langue parlée de personne » (Benzitoun, 2021), le risque serait de gommer la diversité au profit d'un français standard, « propre », attendu mais appauvri.

À mesure que les IA génératives deviennent les médiatrices privilégiées de nos interactions écrites ou orales, se dessine en creux une recomposition des pratiques linguistiques, où certaines voix, certaines formes, voire certaines appartenances, risquent d'être marginalisées. Si la richesse de la langue repose précisément sur sa pluralité (MENJ, 2020) (sur ces variations qui témoignent d'une créativité quotidienne), que devient cette diversité face à des systèmes conçus pour lisser, standardiser, voire normer le langage ? La question n'est donc plus seulement technique : elle est devenue profondément politique et sociale.

3. Les langues, apanages d'une élite ?

Peut-on imaginer un futur dans lequel la maîtrise des langues serait l'apanage d'une élite, tandis que le grand public s'en remettrait exclusivement à l'IA ? L'hypothèse mérite d'être posée, tant elle paraît réaliste. Face à des IA infatigables, capables de traduire, reformuler, corriger, écrire ou encore lire à voix haute en un temps record, nombre de locuteurs pourraient être tenté de penser : « Pourquoi apprendre une langue, si une machine peut la parler pour moi ? » logique semblable à celle qui pousse certains à délaisser le calcul mental au profit de la calculatrice. Dans ce scénario, on pourrait voir émerger une forme de « bipolarisation linguistique ». D'un côté, spécialistes, enseignants, chercheurs, traducteurs, écrivains, juristes

³ Voir aussi : la traduction dans les publicités et modes d'emploi

continueraient à s'approprier la langue dans toute sa précision, sa richesse et sa profondeur. De l'autre, un usage grand public appuyé sur l'IA, largement fonctionnel, où l'on se contenterait de comprendre l'essentiel, au prix de la perte de tout ce qui fait la finesse du langage : l'ironie, les jeux de style, la subtilité des intentions. Une hypothèse déjà posée par Perez-Paredes (2024)⁴.

Cette hypothèse ne résiste pas à l'épreuve du réel. Elle néglige une part essentielle de la diversité linguistique contemporaine : celle des bilingues, des polyglottes, de toutes celles et ceux qui grandissent entre plusieurs langues, les portent comme des héritages, les vivent comme des ancrages identitaires, ou les mobilisent au gré des parcours migratoires, professionnels ou affectifs. Pour ces locuteurs, parler une langue ne se réduit pas à une compétence fonctionnelle ; c'est un acte d'expression, d'appartenance et de création. C'est « habiter » une culture (Lehmann, 2006), faire résonner une histoire, affirmer une manière d'être au monde.

L'intelligence artificielle pourra sans doute aider à « dire » ou à « comprendre », mais elle ne saura jamais « vivre » une langue. Elle ne connaît ni les hésitations de l'exil, ni la tendresse d'un mot d'enfance, ni la complexité des sentiments qui se traduisent autrement selon les langues. À ce titre, la langue ne saurait être le seul domaine d'une élite ou le simple produit d'un traitement automatisé : elle est une expérience humaine⁵, sociale et profondément incarnée.

4. IA et stéréotypes culturels : une neutralité en trompe-l'œil

Il serait illusoire d'aborder la question de la langue sans considérer son ancrage culturel. Toute langue dépasse en effet la simple combinaison d'un lexique et d'une grammaire : elle est le vecteur de représentations collectives (Charaudeau, 2001), d'imaginaires sociaux et de références partagées au sein d'une communauté linguistique. Dès lors, peut-on réellement attendre d'une intelligence artificielle qu'elle restitue ces dimensions culturelles de manière pertinente et nuancée ?

Dans certains cas, l'intelligence artificielle peut donner l'apparence d'une maîtrise culturelle : les textes et images qu'elle génère semblent cohérents, parfois même remarquablement

⁴ <https://theconversation.com/lia-menace-t-elle-l'apprentissage-des-langues-239003#:~:text=En%20autre%2C%20la%20linguistique%20appliquée,l'abstraction%20et%20la%20généralisation.>

⁵ Pour revenir à Émile Benveniste : Benveniste, E. (1966). Problèmes de linguistique générale Tome 1. Gallimard.

convaincants. Mais, cette apparente compétence repose sur des corrélations statistiques issues de corpus massifs, et non sur une compréhension réelle des contextes culturels, historiques ou sociaux. Ce fonctionnement algorithmique comporte un écueil majeur : la tendance à reproduire, voire à amplifier, les biais déjà présents dans les données d'entraînement, lesquelles, étant produites par des humains, reflètent inévitablement leurs propres biais. Un exemple éclairant concerne la génération de portraits à partir d'un prénom : sans autre information, l'IA peut associer un nom donné à une image stéréotypée, fondée sur des associations culturelles implicites. Une expérience révélatrice met en lumière ce phénomène : à la simple saisie d'un nom d'origine maghrébine, l'outil a généré l'image d'une femme portant un voile, illustrant de manière explicite les biais stéréotypés inscrits dans ses bases de données. Les travaux de Ducel et al. (2024) mettent également en évidence un autre biais de genre : lors de la génération automatisée d'une lettre de motivation, l'IA adopte spontanément un genre féminin pour un emploi dans un salon de coiffure et un genre masculin pour un poste en informatique. Dès lors, une question fondamentale se pose : faut-il corriger la machine ou bien interroger, en amont, les biais mêmes de l'humain qui l'a conçue ?

Car évidemment, ces stéréotypes ne sont pas les seuls : derrière l'apparente neutralité des systèmes d'IA générative peuvent se profiler des risques de manipulation, d'illusions de fiabilité et d'empathie, ainsi que d'effets sociaux potentiellement néfastes, qui interrogent la responsabilité réelle des acteurs technologiques et la lenteur des cadres réglementaires (Comité National Pilote d'Éthique du Numérique 2023).

Dépourvue de conscience critique, l'IA risque alors de naturaliser des représentations biaisées (Ducel et al., 2024), au lieu de les remettre en question, de les déconstruire. Ce constat souligne la nécessité d'un usage éclairé et encadré de ces technologies, en particulier dans des contextes éducatifs ou interculturels, où les enjeux de représentation sont particulièrement sensibles.

5. L'IA face à la diversité des langues : un risque de standardisation ?

La France doit défendre sa langue et ses spécificités culturelles face à des systèmes d'IA comme les grands LLM qui privilégient l'anglais et la culture américaine sur un plan linguistique et culturel. Nous ne devons pas donner notre langue à ChatGPT ! Il faut conserver la diversité linguistique et culturelle de l'humanité. (Office parlementaire d'évaluation des choix scientifiques et technologiques, 2024).

Si les IA génératives sont aujourd'hui capables d'imiter une langue fluide, c'est en grande partie parce qu'elles s'appuient sur des données standardisées, souvent très éloignées de la réalité vivante et plurielle des usages linguistiques. A ce jour, les corpus d'entraînement (livres,

articles, forums, sites web) sont majoritairement écrits, publiés, formels, monolingues. Ils laissent peu de place aux glissements, à l'imprévu, au désordre du langage parlé au quotidien. Peu de place, aussi, aux pratiques plurilingues qui mêlent les langues dans un même énoncé, comme c'est souvent le cas dans les zones multilingues, dans les foyers, ou simplement dans les cours de récréation.

Les LLM (Grands modèles de langage) sont entraînés sur des données à dominance anglo-saxonne, ce qui laisse transparaître ce « risque d'accentuer fortement l'hégémonie culturelle des États-Unis. Ce phénomène d'uniformisation culturelle appauvrit la diversité culturelle et linguistique, mais crée aussi une uniformisation cognitive » (Rapport du Sénat, 2024).

Les variations régionales, les langues minorées, les créoles, les argots, les accents, les formes populaires sont largement sous-représentés dans les modèles actuels. Et quand ces formes apparaissent, elles sont souvent considérées comme des écarts à corriger. En s'alignant sur des normes linguistiques dominantes (celles du français académique métropolitain pour la langue française) l'IA contribue, sans forcément le vouloir, à invisibiliser des identités linguistiques entières.

Pour ce qui est du français à titre d'exemple, c'est toute la notion de francophonie qui est en jeu. La plupart des modèles sont entraînés sur des corpus où le français de France domine très largement. Les variétés de français (sénégalais, québécois, haïtien, maghrébin, etc.) y sont marginales. Les formes hybrides (français + langues locales), les pratiques orales, sont quasi absentes. Ce qui déborde comme les accents, (cf. les travaux de Miras, 2023), les tournures régionales, les interférences entre langues, les inventions langagières) est souvent effacée/corrigée.

Ce qui pourtant fait la vitalité d'une langue, c'est précisément ce qui dépasse la « norme ». C'est pourquoi l'école, plus que jamais, a un rôle crucial à jouer : enseigner la langue non comme un code figé et automatisable, mais comme une expérience plurielle, enracinée dans la diversité des usages, des corps, des contextes, des imaginaires, est essentielle. Car c'est en valorisant cette diversité que l'on prépare les citoyens de demain à utiliser l'IA de manière critique, créative, et respectueuse des langues comme des cultures.

Conclusion : et si l'on cessait de voir l'IA comme une menace ? la place de l'enseignement

L'objectif n'est pas de dresser un tableau alarmiste, ni d'opposer systématiquement l'intelligence artificielle à l'humain. Pourquoi faudrait-il s'enfermer dans des polarisations ou

dichotomies simplistes : mal ou bien, bon ou mauvais, menace ou opportunité, concurrent ou allié, outil ou danger, progrès ou régression. L'intelligence artificielle peut aussi être une alliée dans l'apprentissage et la pratique des langues. Elle facilite l'accès à l'écrit, soutient la production orale, aide à lever les blocages grammaticaux ou lexicaux, et peut même ouvrir des portes pour des publics éloignés des normes scolaires traditionnelles. Comme le rappelle le rapport du Sénat (2024), « il n'est pas anodin que les prix Nobel 2024 de Physique et de Chimie soient l'un et l'autre revenus à des chercheurs en IA. Les bénéfiques potentiels de ces technologies nécessitent une adaptation de nos politiques de recherche » (p. 21).

Dans ce sens, elle peut jouer un rôle d'assistant, de médiateur, de facilitateur, à condition de garder en tête qu'elle n'a pas les mêmes finalités que l'humain. En effet, l'IA n'a pas besoin de s'émouvoir, de convaincre ou de construire du lien. Elle n'a ni corps, ni histoire, ni intention de vivre la langue. Là où l'humain utilise le langage pour exister dans le monde, pour créer, s'émanciper, rêver, se relier à l'autre, l'IA génère du texte en réponse à une requête « l'art du prompt ». Ce n'est pas une concurrence, mais une coexistence de fonctions différentes. L'un peut aider l'autre, à condition de ne pas oublier qui sert qui.

Dans cette perspective, il devient clair que l'IA ne remplace pas l'enseignement : elle en modifie les contours. Et la question de l'intégration de l'IA dans l'enseignement ne relève plus de la spéculation : elle est déjà là. Les usages « hasardeux » (Hamza-Jamann et Molle, 2025) des outils IA ont précédé leur encadrement institutionnel. Les élèves s'en emparent, parfois sans repères, et cela rend d'autant plus nécessaire une formation adaptée pour les enseignants comme pour les apprenants.

Il est essentiel de ne pas ignorer cette mutation qui, comme le souligne Fort (2025), constitue certes un progrès, mais ne saurait être qualifiée d'innovation (au regard de l'histoire ancienne de l'IA). Elle bouleverse les rapports au savoir, au langage, à l'apprentissage. Et elle impose à la communauté éducative, enseignants, chercheurs, formateurs, de réfléchir ensemble aux nouveaux usages, afin de les intégrer intelligemment aux pratiques pédagogiques. L'IA ne remplace pas le travail humain, mais elle peut l'enrichir, le simplifier, l'élargir si elle est appropriée de manière critique.

En réalité, cette hybridation est déjà à l'œuvre. L'enseignement des langues, en particulier, s'est toujours appuyé sur les outils présentant un potentiel pédagogique : des dictionnaires aux plateformes numériques, des traducteurs automatiques aux casques de réalité virtuelle. Aujourd'hui, les intelligences artificielles génératives s'inscrivent dans cette continuité, en y apportant d'autres possibilités. On voit déjà émerger des pratiques où l'IA s'intègre de manière

concrète dans les activités de classe. Par exemple, des agents conversationnels permettent aux élèves de s'entraîner à des dialogues, des correcteurs intelligents pour un retour personnalisé sur les productions écrites, d'autres applications ciblent la dimension orale : certaines, comme Elsa Speak⁶, aident à affiner la prononciation à travers des retours audio détaillés, Ecrivor⁷ pour améliorer l'écriture scripturale des élèves, etc.

L'intelligence artificielle devient aussi un levier d'inclusion et d'égalité (Béland, 2022). Elle peut proposer un accompagnement individualisé, soutenir les élèves allophones, ou encore compenser certaines difficultés d'expression ou de compréhension. Toutefois, elle ne se substitue ni à l'enseignant ni à l'effort que l'apprenant devra fournir. L'enseignant conserve la maîtrise pédagogique : il définit les orientations, encadre les usages et veille à la régulation nécessaire pour prévenir les dérives. L'apprenant, de son côté, reste acteur de son propre parcours : il contribue à identifier ses besoins, à formuler ses objectifs et à s'approprier les outils proposés⁸. L'IA ne constitue donc pas une autorité prescriptive, mais pourrait s'avérer être un appui flexible dans un objectif de développement qui favorise à la fois l'autonomie de l'apprenant et la guidance de l'enseignant, dans une dynamique de co-construction des apprentissages.

Il n'existe pas encore de mode d'emploi universel : nous n'en sommes encore qu'au stade de l'exploration. Mais cette incertitude est aussi une richesse. Elle rappelle que le métier d'enseignant est, par essence, un métier en mouvement, en constante réinvention. Et peut-être que l'arrivée de l'intelligence artificielle, loin de le dénaturer, permettra au contraire de recentrer son rôle sur l'accompagnement, la médiation, l'adaptation.

Dans cette perspective, l'enseignant devient un facilitateur dans un environnement d'apprentissage enrichi où il accompagne le développement de l'esprit critique (Romero, 2018) et de la créativité, tandis que l'élève est encouragé à devenir pleinement acteur de son parcours. Une vision depuis longtemps portée par les approches pédagogiques modernes et le CECRL, et que l'IA, si elle est utilisée de manière critique et réfléchie, pourrait bien contribuer à réaliser.

⁶ <https://elsaspeak.com/en/>

⁷ <https://www.ecrivor.com>

⁸ Cf. les travaux du CRAPEL, et particulièrement ceux d'Holec, sur l'autonomie et l'auto-direction : Holec, H. (1979). Prise en compte des besoins et apprentissage auto-dirigé. *Mélanges pédagogiques*, 10, 49-64.

BIBLIOGRAPHIE

- Belingard, L., Boisseau, M., & Sanconie, M. (2017). Traduire, créer. *Meta*, 62(3), 489-500. <https://doi.org/10.7202/1043944ar>.
- Béland, J.-P. (2022). L'intelligence artificielle : un levier permettant de restaurer l'égalité ? *Canadian Journal of Bioethics*, 5(2), 162–170. <https://doi.org/10.7202/1089798ar>.
- Benzitoun, C. (2021). *Qui veut la peau du français ?*. Le Robert.
- Billiez, J. (1985). La langue comme marqueur d'identité. *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 1(2), 95-105. <https://doi.org/10.3406/remi.1985.982>.
- Boisseau, M. (2018). (Im)possible coïncidence des textes : L'ordinaire de la création. « The Sea in Winter » (Derek Mahon) / « La Mer hivernale » (Jacques Chuto). *Meta*, 62(3), 552-564. <https://doi.org/10.7202/1043948ar>.
- Bruner, J. (1985). « Vygotsky : a historical and conceptual perspective ». Dans J. V. Wertsch (dir.), *Culture, communication, and cognition : Vygotskian perspectives*. Cambridge University Press.
- Conseil de l'Europe (2001). Cadre européen commun de référence pour les langues : apprendre, enseigner, évaluer. Conseil de l'Europe ; Éditions Didier. <https://rm.coe.int/16802fc3a8>.
- Canut, C., Danos, F., Him-Aquili, M., & Panis, C. (2018). *Le langage, une pratique sociale : Éléments d'une sociolinguistique politique*. Presses universitaires de Franche-Comté. <https://books.openedition.org/pufc/36905>.
- Causa, M., Galligani, S., Totozani, M., & Villa-Perez, V. (2024). Pour lancer le débat. *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, 25(2), 11-19. [10.3917/cisl.2402.0011](https://doi.org/10.3917/cisl.2402.0011).
- Charaudeau, P. (2001). Langue, discours et identité culturelle. *Éla*, 3(123-124), 341-348. <https://doi.org/10.3917/ela.123.0341>.
- Chomsky, N. (1965). *Aspects of The Theory of Syntax*. MIT Press.
- Col, G. (2017). *Construction du sens : Un modèle instructionnel pour la sémantique*. Peter Lang.
- Ducel, F., Névéol, A., & Fort, K. (2024). La recherche sur les biais dans les modèles de langue est biaisée : État de l'art en abyme. *Revue TAL : traitement automatique des langues*, 64(3), 119-143.
- Gaignard, O. (2022). Le langage, un moyen de communication ? *Sociographe*, 15(4), 45-59. <https://doi.org/10.3917/graph1.hs015.0045>.
- Comité National Pilote d'Éthique du Numérique (2023). *Systèmes d'intelligence artificielle générative : enjeux d'éthique. Avis 7 du CNPEN*.
- Grindrod, J. (2024). Large language models and linguistic intentionality. *Synthese*, 204(2), 71. <https://doi.org/10.1007/s11229-024-04723-8>.
- Grosz, B. J. et Sidner, C. L. (1986). Attention, Intentions, and the Structure of Discourse. *Computational Linguistics*, 12(3), 175-204.
- Kübler, N. (2014). Mettre en œuvre la linguistique de corpus à l'université. *Recherches en didactique des langues et des cultures. Les cahiers de l'Acedle*, 11(1). <https://doi.org/10.4000/rdlc.1685>.
- Hamza-Jamann, A. et Molle, N. (à paraître, décembre 2025). Cartographie les usages de l'Intelligence Artificielle Générative (IAG) dans l'apprentissage des langues chez les étudiants Lansad ? *Recherche en didactique des langues et des cultures*, 23(2).
- Larreya, P., Rivière, C., Huart, R. et Mathiot, E. (2019). *Grammaire explicative de l'anglais*. Pearson.
- Lehmann, J.-P. (2006). Habiter la langue, être habité par la langue. *Che vuoi ?* 26(2), 29-43. <https://doi.org/10.3917/chev.026.0029>.

- Ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse. (2020). Eduscol : Culture(s) et interculturalité. <https://eduscol.education.fr/document/25891/download>.
- Office parlementaire d'évaluation des choix scientifiques et technologiques (2024, 29 novembre). *ChatGPT, et après ? Bilan et perspective de l'intelligence artificielle*. Rapport n0642.
- Riegel, M., Pellat, J.-C., & Rioul, R. (2024). *Grammaire méthodique du français*. PUF.
- Romero, M. (2018). Développer la pensée informatique pour démystifier l'intelligence artificielle. *1024*, (12). <https://doi.org/10.48556/SIF.1024.12.67>.
- Saussure, F. de, & Riedlinger, A. (1974). *Cours de linguistique générale* (C. Bally, A. Sechehaye, & T. De Mauro, Éd.). Payot.
- Vygotsky, L. (1984). *La pensée et le langage*. Éditions Sociales.